

Année 2015-2016

DESCRIPTIF ET CORPUS DE FRANÇAIS

EAF JUIN 2016

Classe: 1ère S

Français: 4h tronc commun

Mme Charles

Professeure de Lettres au LFIP

OBJET D'ETUDE: Le personnage de roman du XVIIème à nos jours

DÉMARCHE D'ENSEMBLE:

Supports: oeuvre intégrale, *L'Étranger* d'Albert Camus + GT

- L'évolution du héros et du personnage romanesque du XVIIè à nos jours
- Les différents sens du mot « héros » depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours dans l'histoire littéraire.
- Réflexion sur héros et personnage, héros et anti-héros :
 - ◆ L'effet produit par le choix du registre comique sur le lecteur (GT1 : héros, anti-héros ?)
 - ◆ La caractérisation des personnages (GT2 : topos de la demande en mariage)
 - ◆ Quel type de héros est Meursault? (*L'Étranger*)
 - ◆ L'absurde chez Camus (sa vie, son oeuvre)

Les élèves souligneront les 6 textes de leur choix, parmi les 9 textes proposés dans ce descriptif, pour l'épreuve de lecture analytique de 10 minutes.

*Il a été proposé aux élèves **de choisir librement** parmi un corpus plus étoffé de textes que ceux étudiés en cours. Tous n'ont pas fait l'objet d'une étude détaillée mais d'une simple lecture cursive. Merci aux examinateurs d'en tenir compte et de respecter le choix des élèves.*

♪ Chapitre I- Le personnage de roman: héros ou anti-héros ?

TEXTE A- Rabelais, *Gargantua*, 1534.

TEXTE B- Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839.

TEXTE C- Italo Calvino, *Le Chevalier inexistant*, 1959.

♪ Chapitre II- La demande en mariage, un topos littéraire

TEXTE D- Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678.

TEXTE E- Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, 1888. De « Je vous aime » à la fin de l'extrait « ne sachant que faire »

TEXTE F- Albert Camus, *L'Étranger*, 1942: la demande en mariage de Marie

EXTRAIT 1: Un début de roman déroutant : incipit

(Extrait 2: la demande en mariage de Marie (= texte F du corpus précédent)

EXTRAIT 3: le meurtre de l'Arabe

EXTRAIT 4: explicit = le dénouement du roman. De « C'était comme si j'avais attendu pendant tout le temps cette minute » à la fin.

► **LECTURES COMPLÉMENTAIRES:**

♣ Un roman du XVII^e au XXI^e au choix de l'élève:

.....

♣ Une oeuvre de Camus en complément de l'étude de *L'Etranger*, au choix de l'élève:

.....

OBJET D'ETUDE: Le texte théâtral et sa représentation, du XVII^e siècle à nos jours

DÉMARCHE D'ENSEMBLE:

Supports: œuvre intégrale: Nathalie Sarraute *Pour un oui ou pour un non*

« Non pas des mots comme ça... d'autres mots... pas ceux dont on dit qu'on les a eus... des mots qu'on a pas « eus » JUSTEMENT. On ne sait pas comment ils nous viennent... ».

- Comment faire voir et entendre non seulement le langage mais aussi l'indicible ?
- La mise en scène d'un théâtre de parole
- Le détournement des conventions théâtrales
- L'écriture de Sarraute et l'étude du tropisme.

Prolongements :

Le théâtre de Beckett et l'absurde : extraits de *En Attendant Godot*

Le théâtre traditionnel et ses règles (du XVII^e au XIX^e): corpus type bac

► 4 LECTURES ANALYTIQUES:

♪ Chapitre I- Pour un oui ou pour un non, de Nathalie Sarraute
texte intégral, 1982 (édition Folio théâtre)

Lectures analytiques:

EXTRAIT 1: Scène d'exposition, du début à « Personne, du reste, ne pourra comprendre » pp. 23-26.

EXTRAIT 2: « La vie est là » de « Tu comprends pourquoi je tiens... » à « dans le « poétique », la poésie ». » pp. 40-42.

EXTRAIT 3: Scène finale de « H.1.- Oui... il me semble que là où tu es tout est... » à la fin, pp. 48-50.

► **APPROCHE SCENIQUE :**

◆ Mises en scène de *Pour un oui ou pour un non* :

1- par La Compagnie « Le Divan », Avignon 2012, mise en scène de Béatrice Davin (un extrait)



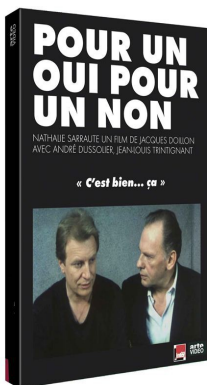
Avec François Hourdry, Daniel Raymond, Nordine Haddadi, Nathalie Deschamps et Jeanne Davin

2- par le théâtre de Grenoble, 2012 (un extrait)



Avec Martine Julien, Jean-claude Wino

3- par Jacques Doillon, 1988 (film, version intégrale)



Avec Jean-louis Trintignant (interprète H1) et André Dussollier (interprète H2)

► **LECTURE COMPLÉMENTAIRE PERSONNELLE:**

♣ Une oeuvre théâtrale au choix de l'élève dans le répertoire classique, du XVII^e au XX^e siècle:

♪ Chapitre II- Le théâtre de l'absurde , En Attendant Godot de Beckett
(extraits)

► **UNE LECTURE ANALYTIQUE**

EXTRAIT 4: Acte I de *En Attendant Godot* de « Qu'est-ce que je te disais » à « Il a dit devant l'arbre ».

► **APPROCHE SCENIQUE:**

◆ **Mises en scène de l'acte I: extraits**

1- Adaptation cinématographique, par Walter D. Asmus, sous la direction de Beckett, 1989 (extrait acte I)



Avec Rufus et Jean François Balmer, dans Vladimir et Estragon, Jean-Pierre Joris et Roman Polanski dans Pozzo et Lucky.

2- Mise en scène de Jean Lambert-Wild, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet en 2013 (extraits)



Avec Fargass Assandé et Michel Bohiri dans Vladimir et Estragon, Marcel Bozonnet et Jean Lambert-Wild dans Pozzo et Lucky.

—
"Je pense qu'il s'agit d'un texte éminemment politique. Je me suis demandé qui sont Vladimir et Estragon? A partir du moment où on pense qu'ils pourraient être deux immigrés clandestins en attente d'un passeur, tout résonne autrement. Pour moi cette lecture politique est évidente"

« Il n'est pas anodin de savoir que Beckett connaissait l'art du clown sur le bout des doigts et qu'En attendant Godot est une pièce truffée de références à des numéros célèbres[...] [C'est] essentiel pour bien cerner les personnages, leurs façons de bouger et de jouer ; essentiel aussi pour bien comprendre la pièce, qui est tout sauf un exercice de style sur l'ennui. »

Jean Lambert-Wild, directeur de la Comédie de Caen

► **LECTURE COMPLÉMENTAIRE PERSONNELLE:**

♣ Une oeuvre, au choix de l'élève, du théâtre de l'absurde de Ionesco ou de Beckett:

► **ACTIVITÉ COMPLÉMENTAIRE:** (élèves de l'option théâtre en 1ère seulement) :

♣ *L'Ordalie des petites gens* de Julien Guyomard, mis en scène lors de la quinzaine des arts du lycée: travail du jeu d'acteur et travail scénographique.
Fantaisie dramatique sur une famille d'immigrés sur le point d'être expulsée de leur maison, et d'un architecte peu scrupuleux. Affiche du spectacle ci-dessous :



OBJET D'ETUDE: Ecriture poétique et quête du sens, du Moyen Age à nos jours

DÉMARCHE D'ENSEMBLE:

Supports:

Oeuvre intégrale, *Les villes tentaculaires* d'Emile Verhaeren + section « Les tableaux parisiens » des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire + GT poétique

Découverte des **représentations de la ville en poésie** à travers les siècles:

- Comment les auteurs de ce corpus décrivent-ils la ville de leur temps?
- Les thèmes récurrents et la vision de l'auteur sur la ville: beauté, répulsion, modernité, fascination, lieu d'inspiration, regard critique....?

Prolongement : la peinture symboliste de Toorop, Khnopff, Moreau

► 4 LECTURES ANALYTIQUES:

♪ Chapitre I- Représenter la ville en poésie

Florilège poétique d'introduction sur la ville: lecture cursive en classe:

Verlaine « la bonne chanson », Boileau « Satires », Coppée « Intimités », Émile Verhaeren « Ville » dans *Les Campagnes hallucinées*, Rimbaud « Les ponts », Senghor « New York »

♪ Chapitre II- La ville en poésie : entre fascination et désenchantement

● **LES VILLES TENTACULAIRES** DE Emile Verhaeven, lecture intégrale
(questionnaire de lecture)

Lectures analytiques de 2 extraits de poème dans le recueil:

TEXTE 1: « L'âme de la ville » de « les toits [...] à « [...] carnassières » pp.91-92

TEXTE 2: « Les usines » de « Par à travers les faubourgs lourds » à « [...] La parole humaine abolie » pp.120-121

• **LES FLEURS DU MAL** de Baudelaire, section « Tableaux parisiens » :
lecture cursive (individuelle)

Lectures analytiques de 2 poèmes des « Tableaux parisiens » :

TEXTE 3 : « Les aveugles »

TEXTE 4 : « A une passante »

► **LECTURES COMPLÉMENTAIRES :**

- Une oeuvre poétique, au choix de l'élève, parmi (soulignez):
 - ♣ *Alcools* d'Apollinaire
 - ♣ *Ethiopiennes* de Senghor
 - ♣ *La Petite prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* de Cendrars.

► **ACTIVITE: prolongement**

- Rencontre avec Bernard Cerquiglini, membre de l'Oulipo, linguiste et délégué à la francophonie, plus connu comme « Monsieur Professeur » dans l'émission de TV5 « Merci, Professeur » : rencontre-discussion avec les élèves sur l'Oulipo suivie d'un atelier de création oulipien. Rédaction de courts textes à partir de contraintes formelles.

OBJET D'ETUDE:
**La question de l'homme dans les genres de l'argumentation
du XVI^e à nos jours**

DÉMARCHE D'ENSEMBLE:

Supports: Les *Fables* de La Fontaine (20 fables au choix de l'élève) + étude d'une œuvre intégrale, *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot.

Les genres de l'argumentation : l'apologue et l'essai

- Les stratégies argumentatives et l'efficacité des différents genres
- Questionnement de la devise classique « plaire et instruire » : est-il nécessaire de plaire pour instruire ?
- La visée moraliste des genres argumentatifs : à quelle réflexion sur l'homme nous conduisent-ils ?

◆ Les fables, miroir des hommes.

Comment la forme de la fable sert-elle l'apologue ? Questionnement sur la réception des fables : effet produit sur le lecteur, sur l'auditeur, sur le spectateur. Comment le fabuliste est-il un observateur et moraliste de son temps ?

◆ *Supplément au voyage de Bougainville* :

"Celui qui, de son autorité privée, enfreint une loi mauvaise, autorise tout autre à enfreindre les bonnes. Il y a moins d'inconvénient à être fou avec les fous qu'à être sage tout seul."

L'étude d'un apologue en forme de dialogue philosophique.
Juger l'autre, se juger soi-même, ou le rôle des Tahitiens dans le dialogue

Prolongement:

- Mise en scène des *Fables* de La Fontaine par la Comédie française, par Lambert Wilson

► **4 LECTURES ANALYTIQUES:**

♪ Chapitre I: Les fables comme miroir des hommes

Comment la forme de la fable sert-elle l'apologue ?

► **LECTURE CURSIVE:**

♣ *Les Fables* de Jean de La Fontaine (20 fables au choix, livres 1 à 7)

► **LECTURES ANALYTIQUES:** Jean de La Fontaine

TEXTE 1 : « Les obsèques de la lionne »

TEXTE 2 : « Le loup et l'agneau »

► **LECTURE COMPLEMENTAIRE**

♣ « Les animaux malades de la peste » Jean de la Fontaine

► **ACTIVITES:**

- Les genres argumentatifs: synthèse
- *Les Fables* de La Fontaine interprétées par la comédie Française : mise en scène de Robert Wilson, 2005. Etude de la mise en scène des « Animaux malades de la peste ». Comment la mise en scène sert-elle l'apologue ? (scénographie, jeu d'acteur, costumes et grimages, son et lumière, rythme, effet produit sur le spectateur)

♪ Chapitre II : Supplément au voyage de Bougainville
Edition GF-Flammarion

Juger l'autre, se juger soi-même

TEXTE 3 :

chap.II, « Les adieux du vieillard », pp.147-148, de «Pleurez, malheureux Tahitiens ! Pleurez » à «laisse-nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. »

TEXTE 4 :

chap III : entretien de l'aumônier avec Orou, pp.155-157, de « Mais pourrais-tu m'apprendre ce que c'est que le mot religion » à « la condition de l'homme pire que celle de l'animal»

► **LECTURES COMPLEMENTAIRES**

♣ Suite de l'entretien de l'aumônier et d'Orou, chap III : pp. 160-161. La question du mariage, de la fidélité, et de la paternité comme opposition radicale entre Orou et l'aumônier.

♣ 2 essais au choix parmi la liste ci-jointe en fin de descriptif : lecture cursive personnelle.

- Un essai intégral :

.....

- Un essai par extrait :

.....

► **ACTIVITE: prolongement**

- Rencontre avec l'auteur de *Debout-payé*, Gauz :

Récit à la frontière du roman et de l'essai autobiographique. L'auteur ivoirien raconte comment il a travaillé en France en tant que vigile, et comment ce métier est le plus souvent réservé au noir. Caustique, décapant, à l'humour bien loin des conformismes ambiants sur la question de l'immigré, il nous confronte aux stéréotypes qui sont trop souvent les nôtres.

A Pékin, le 27.05 mai 2016

Le professeur, A. Charles

Le proviseur, G. Mouette

OBJET D'ÉTUDE :
LE PERSONNAGE DE ROMAN DU XVIIÈME À NOS JOURS

GROUPEMENTS DE TEXTES :

GT: héros ou anti-héros?

A – Rabelais, *Gargantua*, 1534.

B – Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839.

C – Italo Calvino, *Le Chevalier inexistant*, 1959.

Doc A : Gargantua, Rabelais, chap.XXVII, XVIè s.

Gargantua est un roman épique qui met en scène sur un ton bouffon et parodique, des géants et relate l'apprentissage de la vie du héros éponyme: Gargantua. Fils de Grandgousier, il connaît une éducation assez libre avant de partir pour Paris, où il reçoit une éducation humaniste. Dans le chapitre XXVII, il porte secours à son père dont les terres et l'abbaye sont menacés par Picrochole. Le moine Jean des Entommeurs défend ici, avec hardiesse, le royaume de Grandgousier contre les assaillants.

- 1 Ce disant, il mit bas son grand habit et se saisit du bâton de la croix qui était en cœur de
 cormier*, aussi long qu'une lance, remplissant bien la main et quelque peu semé de fleurs de
 lys, presque toutes effacées. Il sortit de la sorte, dans son beau sarrau*, avec son bâton de
 5 croix, mit son froc* en écharpe et frappa brutalement sur les ennemis qui vendangeaient à
 travers le clos, sans ordre, sans enseigne, sans trompette ni tambour : en effet, les porte-
 drapeau et les porte-enseigne avaient laissé leurs drapeaux et leurs enseignes le long des
 murs, les tambours avaient défoncé leurs caisses d'un côté pour les emplir de raisins, les
 trompettes étaient chargés de pampres, chacun faisait relâche. Il les cogna donc si vertement,
 10 sans crier gare, qu'il les culbutait comme porcs, en frappant à tort et à travers, comme les
 anciens escrimeurs.
 Aux uns, il écrabouillait la cervelle, à d'autres, il brisait bras et jambes, à d'autres, il démettait
 les vertèbres du cou, à d'autres, il disloquait les reins, effondrait le nez, pochait les yeux,
 fendait les mâchoires, enfonçait les dents dans la gueule, défonçait les omoplates, meurtrissait
 15 les jambes, déboîtait les fémurs, émiettait les os des membres.
 Si l'un d'eux cherchait à se cacher au plus épais des ceps, il lui froissait toute l'arête du dos et
 lui cassait les reins comme un chien.
 Si un autre voulait se sauver en fuyant, il lui faisait voler la tête en morceaux en le frappant à la
 20 suture occipito-pariétale*.
 Si un autre montait à un arbre, croyant y être en sécurité, avec son bâton il l'empalait par le
 fondement.
 Si quelque ancienne connaissance lui criait :
- « Ah ! Frère Jean, mon ami, Frère Jean, je me rends !
- 25 - Tu y es bien forcé, disait-il, mais tu rendras en même temps ton âme à tous les diables !»
 Et sans attendre, il lui assenait une volée de coups. Et si quelqu'un se trouvait suffisamment
 épris de témérité pour vouloir lui résister en face, c'est alors qu'il montrait la force de ses
 muscles, car il lui transperçait la poitrine à travers le médiastin* et le cœur. A d'autres, qu'il
 frappait au défaut des côtes, il retournait l'estomac et ils en mouraient sur le champ. A d'autres,
 30 il crevait si violemment le nombril, qu'il leur en faisait sortir les tripes. A d'autres, il perçait le
 boyau du cul à travers les couilles. Croyez bien que c'était le plus horrible spectacle qu'on ait
 jamais vu.

* Cormier : sorbier (bois très dur).

* Sarrau : casaque, habit porté sur l'armure.

* Froc : habit des moines.

* Suture occipito-pariétale : partie du crâne.

* Médiastin : partie du thorax

DOC B : La Chartreuse de Parme, Stendhal, XIX^e s.

Au début de La Chartreuse de Parme, Fabrice del Dongo, jeune Milanais fasciné par l'Empereur, a décidé de suivre l'armée impériale pour réaliser ses rêves de grandeur et d'aventures. Il se glisse parmi les hussards français durant la bataille de Waterloo, le 18 juin 1815 .*

1 Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

5 - Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

10 - Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec! lui cria le maréchal des logis*. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes*. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière*, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin:

- Quel est-il ce général qui *gourmande** son voisin?

- Pardi, c'est le maréchal !

- Quel maréchal ?

- Le maréchal Ney*, bêta! Ah çà! où as-tu servi jusqu'ici?

15 Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova*, le brave des braves.

20 Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui: c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles; il voulait suivre les autres: le sang coulait dans la boue.

25 Ah ! m'y voilà donc enfin au feu! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

Partie I, chap 3 (extrait)

* Hussards : cavaliers.

* Maréchal des logis : grade de sous-officier de cavalerie

* Lorgnettes : lunettes d'observation grossissantes, ancêtres des jumelles.

* Geôlière : ici, femme que Fabrice a rencontrée sur le champ de bataille et qui s'occupe du ravitaillement.

* Gourmande : gronde.

* Maréchal Ney: gradé de l'armée napoléonienne, remarqué pour ses mérites dès les guerres de la Révolution française.

* Prince de la Moskova : titre princier du maréchal Ney faisant référence au fleuve traversant Moscou. Cette périphrase rappelle aussi la campagne napoléonienne en Russie

DOC C : Le Chevalier inexistant, Italo calvino, XXè s.

Le jeune chevalier Raimbaut a rejoint l'armée de Charlemagne en guerre contre les Sarrasins pour venger son père , tué jadis par l'émir Izoard. Il croit avoir reconnu ce dernier au cœur de la bataille...

- 1 Raimbaut se jeta sur lui . Mais , tandis que déjà ils croisaient le fer , un doute lui vint : ce gaillard était-il vraiment Izoard ? Sa combativité s'en trouva quelque peu amoindrie . Alors, il s'appliqua à cogner de toutes ses forces , mais plus il cognait , moins il se sentait sûr de l'identité de son adversaire.
- 5 Cette incertitude n'eût pas manqué de lui être fatale. Le Maure le pressait de Bottes* toujours plus rapprochées, quand il se fit soudain, à côté d'eux, un grand tumulte. Un officier mahométan était coincé au plus épais de la mêlée ; tout à coup , il lança un appel. Aussitôt l'adversaire de Raimbaut leva son écu comme pour demander une trêve , et poussa un cri en réponse.
- 10 - Qu'a-t-il dit ? demanda Raimbaut à l'interprète.
- Il a dit « Oui , émir Izoard , tout de suite , je t'apporte tes bésicles*! »
- Ah ! donc ça n'est pas lui !
- je suis , expliqua le Sarrasins , le porte-bésicles de l'émir Izoard. Ces bésicles , instrument encore ignoré de vous autres , roumis*, sont des sortes de verres qui redressent la vue.
- 15 Izoard, qui l'a très basse , est contraint d'en porter dans les batailles ; seulement fragiles comme elles sont , à chaque rencontre , il m'en bousille une paire : j'ai pour mission de lui en fournir d'autres. Donc, s'il vous plaît , arrêtons là notre duel : sans cela , l'émir est tellement myope qu'il ne s'en sortira pas !
- Ah ! Ah ! le porte-bésicles! rugit Raimbaut qui se demandait si , de rage il allait l'étriper, ou s'il
- 20 ne devrait pas plutôt foncer sur le véritable Izoard. Mais le beau fait d'armes , d'aller combattre avec un adversaire qui n'y voit goutte !
- Il faut me laisser aller, messire, insista l'homme aux bésicles, car le règlement de la bataille spécifie qu'Izoard doit demeurer en bonne santé ; or, s'il n'a pas ses lunettes, le pauvre, il est perdu !
- 25 Et il brandissait les précieux verres, en criant bien fort :
- Voilà, voilà, elles arrivent, tes bésicles !
- Non ! gronda Raimbaut, et il abattit son épée sur ces bouts de verre, les brisant en mille morceaux.
A l'instant même, comme si le fracas des lunettes volant en éclats eut été pour lui le signe qu'il
- 30 était fichu, Izoard alla tout droit s'embrocher sur une lance chrétienne.
- Désormais, conclut le porte-bésicles, ses yeux n'ont plus besoin de mes verres pour contempler les houris* du prophète.
Il éperonna son cheval, et s'en fut.
- 35 Le cadavre de l'émir Izoard, dégringolé de la selle, resta accroché par les jambes aux étriers, et le cheval, le traînant derrière lui, l'amena jusqu'aux pieds de Raimbaut.
Le jeune homme n'en revenait pas de voir Izoard mort, là, par terre; des impressions contradictoires l'agitaient: à la joie de pouvoir enfin se dire qu'il avait vengé le meurtre de son père, se mêlait un doute: cette façon d'exécuter un émir en lui faisant voler en éclats ses bésicles représentait-elle une réparation adéquate?

* Bottes : Coups d'épées.

* Bésicles : Lunettes.

* Roumis : Nom que les musulmans donnent aux chrétiens.

* Houris : Les vierges du paradis d'Allah promises au musulman fidèle

GT: La demande en mariage

D – Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678.

E – Guy de Maupassant, *Pierre et Jean*, 1888.

F – Albert Camus, *L'Étranger*, 1942.

DOC D: La Princesse de Clèves, Madame de Lafayette, XVII^e s.

L'histoire se passe à Paris dans le milieu de la cour, au XVI^e siècle, sous le règne d'Henri II. Mlle de Chartres accepte de devenir l'épouse de M. de Clèves, amoureux éperdu de la jeune fille sortie du couvent, bien qu'elle ne partage pas sa passion. Elle découvrira ce sentiment lors de sa rencontre du duc de Nemours. Roman écrit par Madame de Lafayette au XVII^e, qualifié de premier roman psychologique.

- 1 Personne n'osait plus penser à Mlle de Chartres, par la crainte de déplaire au roi ou par la pensée de ne pas réussir auprès d'une personne qui avait espéré un prince du sang. M. de Clèves ne fut retenu par aucune de ces considérations. La mort du duc de Nevers, son père, qui arriva alors, le mit dans une entière liberté de suivre son inclination* et, sitôt que le temps
- 5 de la bienséance du deuil fut passé, il ne songea plus qu'aux moyens d'épouser Mlle de Chartres. Il se trouvait heureux d'en faire la proposition dans un temps où ce qui s'était passé avait éloigné les autres partis et où il était quasi assuré qu'on ne la lui refuserait pas. Ce qui troublait sa joie, était la crainte de ne pas lui être agréable, et il eût préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l'épouser sans en être aimé.
- 10 Le chevalier de Guise* lui avait donné quelque sorte de jalousie ; mais comme elle était plutôt fondée sur le mérite de ce prince que sur aucune des actions de Mlle de Chartres, il songea seulement à tâcher de découvrir s'il était assez heureux pour qu'elle approuvât la pensée qu'il avait pour elle. Il ne la voyait que chez les reines* ou aux assemblées ; il était difficile d'avoir une conversation particulière. Il en trouva pourtant les moyens et lui parla de son dessein et de sa passion avec tout le respect imaginable ; il la pressa de lui faire connaître quels étaient les sentiments qu'elle avait pour lui et il lui dit que ceux qu'il avait pour elle étaient d'une nature qui le rendrait éternellement malheureux si elle n'obéissait que par devoir aux volontés de madame sa mère.
- 15 Comme Mlle de Chartres avait le cœur très noble et très bien fait, elle fut véritablement touchée de reconnaissance du procédé du prince de Clèves. Cette reconnaissance donna à ses réponses et à ses paroles un certain air de douceur qui suffisait pour donner de l'espérance à un homme aussi éperdument amoureux que l'était ce prince ; de sorte qu'il se flatta d'une partie de ce qu'il souhaitait.
- 20 Elle rendit compte à sa mère de cette conversation, et Mme de Chartres lui dit qu'il y avait tant de grandeur et de bonnes qualités dans M. de Clèves et qu'il faisait paraître tant de sagesse pour son âge que, si elle sentait son inclination portée à l'épouser, elle y consentirait avec joie. Mlle de Chartres répondit qu'elle lui remarquait les mêmes bonnes qualités ; qu'elle l'épouserait même avec moins de répugnance qu'un autre, mais qu'elle n'avait aucune inclination particulière pour sa personne.
- 25 Dès le lendemain, ce prince fit parler à Mme de Chartres ; elle reçut la proposition qu'on lui faisait et elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer en lui donnant le prince de Clèves. Les articles*furent conclus ; on parla au roi, et ce mariage fut su de tout le monde.
- 30

* Inclination : penchant, désir.

* De Guise est tombé amoureux de Mlle de Chartres peu après son ami de Clèves, dont il est ainsi devenu un rival.

* Il s'agit de la femme du roi (Catherine de Médicis), de la favorite du roi (Diane de Poitiers), de la sœur du roi et de l'épouse du fils du roi.

* Articles : écrits officiels faisant office de contrat.

DOC E : Pierre et Jean, Guy de Maupassant, XIX^e s. (chap VI extrait)

Monsieur et madame Roland sont des bourgeois aisés du XIX^e siècle. Avec leurs deux fils, Pierre et Jean, ils vont passer une journée en compagnie d'une amie de la famille, madame Rosémilly, sur une plage de Normandie. Jean, le frère cadet, qui se prépare à vingt-cinq ans à devenir avocat, parvient à s'isoler du groupe avec madame Rosémilly, jeune veuve de vingt-deux ans. Ils essaient tous deux de pêcher des crustacés entre les rochers. Madame Rosémilly, « adroite et rusée », vient justement d'en attraper plusieurs.

Jean maintenant ne trouvait rien, mais il la suivait pas à pas, la frôlait, se penchait sur elle, simulait un grand désespoir de sa maladresse, voulait apprendre.

– Oh ! montrez-moi, disait-il, montrez-moi !

Puis, comme leurs deux visages se reflétaient, l'un contre l'autre, dans l'eau si claire dont les plantes noires du fond faisaient une glace limpide, Jean souriait à cette tête voisine qui le regardait d'en bas, et parfois, du bout des doigts, lui jetait un baiser qui semblait tomber dessus.

– Ah ! que vous êtes ennuyeux, disait la jeune femme ; mon cher, il ne faut jamais faire deux choses à la fois. Il répondit :

1 – Je n'en fais qu'une. **[Je vous aime.**

Elle se redressa, et d'un ton sérieux :

– Voyons, qu'est-ce qui vous prend depuis dix minutes, avez-vous perdu la tête ?

– Non je n'ai pas perdu la tête. Je vous aime, et j'ose, enfin, vous le dire.

5 Ils étaient debout maintenant dans la mare salée qui les mouillait jusqu'aux mollets, et les mains ruisselantes appuyées sur leurs filets, ils se regardaient au fond des yeux.

Elle reprit, d'un ton plaisant et contrarié :

– Que vous êtes malavisé de me parler de ça en ce moment ! Ne pouviez-vous attendre un autre jour et ne pas me gâter ma pêche ?

10 Il murmura :

– Pardon, mais je ne pouvais plus me taire. Je vous aime depuis longtemps. Aujourd'hui, vous m'avez grisé à me faire perdre la raison.

Alors, tout à coup, elle sembla en prendre son parti, se résigner à parler d'affaires et à renoncer aux plaisirs.

15 – Asseyons-nous sur ce rocher, dit-elle, nous pourrons causer tranquillement.

Ils grimpèrent sur un roc un peu haut, et lorsqu'ils y furent installés côte à côte, les pieds pendants, en plein soleil, elle reprit :

20 – Mon cher ami, vous n'êtes plus un enfant et je ne suis pas une jeune fille. Nous savons fort bien l'un et l'autre de quoi il s'agit, et nous pouvons peser toutes les conséquences de nos actes. Si vous vous décidez aujourd'hui à me déclarer votre amour, je suppose naturellement que vous désirez m'épouser.

Il ne s'attendait guère à cet exposé net de la situation, et il répondit niaisement :

– Mais oui.

– En avez-vous parlé à votre père et à votre mère ?

– Non, je voulais savoir si vous m'accepteriez.

25 Elle lui tendit sa main encore mouillée, et comme il y mettait la sienne avec élan :

– Moi, je veux bien, dit-elle. Je vous crois bon et loyal. Mais n'oubliez point que je ne voudrais pas déplaire à vos parents.

– Oh ! pensez-vous que ma mère n'a rien prévu et qu'elle vous aimerait comme elle vous aime si elle ne désirait pas un mariage entre nous ?

30 – C'est vrai, je suis un peu troublée.

Ils se turent. Et il s'étonnait, lui, au contraire, qu'elle fût si peu troublée, si raisonnable. Il s'attendait à des gentilles galantes, à des refus qui disent oui, à toute une coquette comédie d'amour mêlée à la pêche, dans le clapotement de l'eau ! Et c'était fini, il se sentait lié, marié, en vingt paroles. Ils n'avaient plus rien à se dire puisqu'ils étaient d'accord et ils demeurèrent maintenant un peu embarrassés tous

35 deux de ce qui s'était passé, si vite, entre eux, un peu confus même, n'osant plus parler, n'osant plus pêcher, ne sachant que faire. **]**

DOC F (Extrait 2 étude d'oeuvre intégrale) : *L'Étranger*, Albert Camus, XX^e s.

L'histoire se déroule dans la première moitié du XX^e siècle. Le narrateur, Meursault, vit et travaille à Alger. Le lendemain de l'enterrement de sa mère, il rencontre Marie Cardona, une ancienne collègue de bureau, et passe la nuit avec elle. Au chapitre v de la première partie, il ne la connaît que depuis une dizaine de jours.

1 Le soir, Marie est venue me chercher* et m'a demandé si je voulais me marier avec elle. J'ai dit que cela m'était égal et que nous pourrions le faire si elle le voulait. Elle a voulu savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois*, que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas. « Pourquoi m'épouser alors ? » a-t-elle dit. Je lui ai expliqué que cela n'avait aucune importance et que si elle le désirait, nous pouvions nous marier. D'ailleurs c'était elle qui le demandait et moi je me contentais de dire oui. Elle a observé alors que le mariage était une chose grave. J'ai répondu : « Non. » Elle s'est tue un moment et elle m'a regardé en silence. Puis elle a parlé. Elle voulait simplement savoir si j'aurais accepté la même proposition venant d'une autre femme, à qui je serais attaché de la même façon. J'ai dit : « Naturellement. » Elle s'est demandé alors si elle m'aimait et moi, je ne pouvais rien savoir sur ce point. Après un autre moment de silence, elle a murmuré que j'étais bizarre, qu'elle m'aimait sans doute à cause de cela mais que peut-être un jour je la dégoûterais pour les mêmes raisons. Comme je me taisais, n'ayant rien à ajouter, elle m'a pris le bras en souriant et elle a déclaré qu'elle voulait se marier avec moi.

5

10

15 J'ai répondu que nous le ferions dès qu'elle le voudrait. Je lui ai parlé alors de la proposition du patron* et Marie m'a dit qu'elle aimerait connaître Paris. Je lui ai appris que j'y avais vécu dans un temps et elle m'a demandé comment c'était. Je lui ai dit : « C'est sale. Il y a des pigeons et des cours noires. Les gens ont la peau blanche. »

20 Puis nous avons marché et traversé la ville par ses grandes rues. Les femmes étaient belles et j'ai demandé à Marie si elle le remarquait. Elle m'a dit que oui et qu'elle me comprenait. Pendant un moment, nous n'avons plus parlé. Je voulais cependant qu'elle reste avec moi et je lui ai dit que nous pouvions dîner ensemble chez Céleste. Elle en avait bien envie, mais elle avait à faire. Nous étions près de chez moi et je lui ai dit au revoir. Elle m'a regardé : « Tu ne veux pas savoir ce que j'ai à faire ? » Je voulais bien le savoir, mais je n'y avais pas pensé et c'est ce qu'elle avait l'air de me reprocher. Alors, devant mon air empêtré, elle a encore ri et elle a eu vers moi un mouvement de tout le corps pour me tendre sa bouche.

25

L'Etranger, I-5, Albert Camus, Gallimard, 1942

* Marie est venue chercher Meursault sur son lieu de travail.

* Elle lui a posé la même question le samedi précédent, après une journée à la plage

* Son patron lui a proposé le matin même un poste à Paris.

EXTRAIT 1: Incipit

1	Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.
5	L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit: «Ce n'est pas de ma faute.» Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.
10	J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.
15	J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.
20	

L'Etranger, Incipit I-1, Albert Camus, 1942

EXTRAIT 3: le meurtre de l'Arabe

1	J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur
5	s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. A cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever,
10	l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du
15	couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant que tout a commencé. J'ai
20	secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

L'Etranger, I-6, Albert Camus, 1942

EXTRAIT 4: Explicit

1	Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier. Je l'avais pris par le collet de sa soutane. Je déversais sur lui tout le fond de mon cœur avec des bondissements mêlés de joie et de colère. Il avait l'air si certain, n'est-ce pas ? Pourtant, aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme. Il n'était même pas sûr d'être en vie puisqu'il vivait comme un mort. Moi, j'avais l'air d'avoir les mains vides. Mais j'étais sûr de moi, sûr de tout, plus sûr que lui, sur de ma vie et de cette mort qui allait venir. Oui, je n'avais que cela. Mais du moins, je tenais cette vérité autant qu'elle me tenait. J'avais eu raison, j'avais encore raison, j'avais toujours raison. J'avais vécu de telle façon et j'aurais pu vivre de telle autre. J'avais fait ceci et je n'avais pas fait cela. Je n'avais pas fait telle chose alors que j'avais fait cette autre. Et après ? [C'était comme si j'avais attendu pendant tout le temps cette minute et cette petite aube où je serais justifié. Rien, rien n'avait d'importance et je savais bien pourquoi. Lui aussi savait pourquoi. Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient pas encore venues et ce souffle égalisait sur son passage tout ce qu'on me proposait alors dans les années pas plus réelles que je vivais. Que m'importaient la mort des autres, l'amour d'une mère, que m'importaient son Dieu, les vies qu'on choisit, les destins qu'on élit, puisqu'un seul destin devait m'élire moi-même et avec moi des milliards de privilégiés qui, comme lui, se disaient mes frères. Comprendait-il, comprenait-il donc ? Tout le monde était privilégié. Il n'y avait que des privilégiés. Les autres aussi, on les condamnerait un jour. Lui aussi, on le condamnerait. Qu'importait si, accusé de meurtre, il était exécuté pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère ? Le chien de Salamano valait autant que sa femme. La petite femme automatique était aussi coupable que la Parisienne que Masson avait épousée ou que Marie qui avait envie que je l'épouse. Qu'importait que Raymond fût mon copain autant que Céleste qui valait mieux que lui ? Qu'importait que Marie donnât aujourd'hui sa bouche à un nouveau Meursault ? Comprendait-il donc, ce condamné, et que du fond de mon avenir... J'étouffais en criant tout ceci. Mais, déjà, on m'arrachait l'aumônier des mains et les gardiens me menaçaient. Lui, cependant, les a calmés et m'a regardé un moment en silence. Il avait les yeux pleins de larmes. Il s'est détourné et il a disparu.
5	
10	
15	
20	
25	
30	Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entraînait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.]
35	
40	
45	

L'Etranger, épilogue II-5, Albert Camus, 1942.

OBJET D'ÉTUDE :

LE TEXTE THÉÂTRAL ET SA REPRÉSENTATION, DU XVIIIÈ SIÈCLE À NOS JOURS

ÉTUDE D'UNE PIÈCE DE THÉÂTRE INTÉGRALE:

Pour un oui ou pour un non de Nathalie SARRAUTE.

Edition: Gallimard folio théâtre, 1982

EXTRAIT 1:

Scène d'exposition, du début à « Personne, du reste, ne pourra comprendre » pp. 23-26.

1	H1: Ecoute, je voulais te demander... C'est un peu pour ça que je suis venu... je voudrais savoir... que s'est-il passé? Qu'est-ce que tu as contre moi? H2: Mais rien... Pourquoi? H1: Oh, je ne sais pas... Il me semble que tu t'éloignes... tu ne fais plus jamais
5	signe... il faut toujours que ce soit moi... H2: Tu sais bien: je prends rarement l'initiative, j'ai peur de déranger. H1: Mais pas avec moi? Tu sais que je te le dirais... Nous n'en sommes tout de même pas là... Non, je sens qu'il y a quelque chose... H2: Mais que veux-tu qu'il y ait?
10	H1: C'est justement ce que je me demande. J'ai beau chercher... jamais... depuis tant d'années... il n'y a jamais rien eu entre nous... rien dont je me souviens... H2: Moi, par contre, il y a des choses que je n'oublie pas. Tu as toujours été très chic... il y a eu des circonstances... H1: Oh qu'est-ce que c'est? Toi aussi, tu as toujours été parfait... un ami sûr... Tu te souviens comment on attendrissait ta mère?...
15	H2: Oui, pauvre maman... Elle t'aimait bien... elle me disait: « Ah lui, au moins, c'est un vrai copain, tu pourras toujours compter sur lui ». C'est ce que j'ai fait, d'ailleurs. H1: Alors?
20	H2, <i>hausse les épaules</i> : ... Alors... que veux-tu que je te dise! H1: Si, dis-moi... je te connais trop bien: il y a quelque chose de changé... Tu étais toujours à une certaine distance... de tout le monde, du reste... mais maintenant avec moi... encore l'autre jour, au téléphone... tu étais à l'autre bout du monde... ça me fait de la peine, tu sais...
25	H2, <i>dans un élan</i> : Moi aussi, figure-toi... H1: Ah tu vois, j'ai donc raison... H2: Que veux-tu... je t'aime tout autant, tu sais... ne crois pas ça... mais c'est plus fort que moi... H1: Qu'est-ce qui est plus fort? Pourquoi ne veux-tu pas le dire? Il y a donc eu
30	quelque chose... H2: Non... vraiment rien... Rien qu'on puisse dire... H1: Essaie quand même... H2: Oh non... je ne veux pas... H1: Pourquoi? Dis-moi pourquoi?
35	H2: Non, ne me force pas... H1: C'est donc si terrible? H2: Non, pas terrible... ce n'est pas ça... H1: Mais qu'est-ce que c'est, alors?

40	H2: C'est, c'est plutôt que ce n'est rien... ce qui s'appelle rien... ce qu'on appelle ainsi... en parler seulement, évoquer ça... ça peut vous entraîner... de quoi on aurait l'air? Personne, du reste... personne ne l'ose... on n'en entend jamais parler...
	H1: Eh bien, je te demande au nom de tout ce que tu prétends que j'ai été pour toi... au nom de ta mère... de nos parents... je t'adjure solennellement, tu ne peux plus reculer... Qu'est-ce qu'il y a eu? Dis-le... tu me dois ça...
45	H2, <i>piteusement</i> : Je te dis: ce n'est rien qu'on puisse dire... rien dont il soit permis de parler...
	H1: Allons, vas-y...
	H2: Eh bien, c'est juste des mots...
50	H1: Des mots? Entre nous? Ne me dis pas qu'on a eu des mots... ce n'est pas possible... et je m'en serais souvenu...
	H2: Non, pas des mots comme ça... d'autres mots... pas ceux dont on dit qu'on les a « eus »... Des mots qu'on n'a pas « eus », justement... On ne sait pas comment ils vous viennent...
55	H1: Lesquels? Quels mots? Tu ma fais languir... tu me taquines...
	H2: Mais non, je ne te taquine pas... Mais si je te les dis...
	H1: Alors, qu'est-ce qui se passera? Tu me dis que ce n'est rien...
	H2: Mais justement, ce n'est rien... Et c'est à cause de ce rien...
	H1: Ah on y arrive... C'est à cause de ce rien que tu t'es éloigné? Que tu as voulu rompre avec moi?
60	H2, <i>soupire</i> : Oui... c'est à cause de ça... Tu ne comprendras jamais... Personne, du reste, ne pourra comprendre...

EXTRAIT 2:

De « La vie est là » à « dans le « poétique », « la poésie », pp. 40-42.

1	H1: « La vie est là... simple et tranquille... » « la vie est là, simple et tranquille... » C'est de Verlaine, n'est-ce pas? H2: Oui, c'est de Verlaine... Mais pourquoi? H1: De Verlaine. C'est ça.
5	H2: Je n'ai pas pensé à Verlaine... j'ai seulement dit: la vie est là, c'est tout. H1: Mais la suite venait d'elle-même, il n'y avait qu'à continuer... nous avons quand même fait nos classes... H2: Mais je n'ai pas continué... Mais qu'est-ce que j'ai à me défendre comme ça? Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui te prend tout à coup?
10	H1: Qu'est-ce qui me prend? « Prend » est bien le mot. Oui, qu'est-ce qui me prend? C'est que tout à l'heure, tu n'as pas parlé pour ne rien dire... tu m'as énormément appris, figure-toi... Maintenant il y a des choses que même moi je suis capable de comprendre. Cette fois-ci, celui qui a placé le petit bout de lard, c'est toi. H2: Quel bout de lard?
15	H1: c'est pourtant clair. Tout à l'heure, quand tu m'as vu devant la fenêtre... Quand tu m'as dit: « Regarde, la vie est là... » la vie est là... rien que ça...la vie... quand tu as senti que je me suis un instant tendu vers l'appât... H2: Tu es dingue. H1: Non. Pas plus dingue que toi, quand tu disais que je t'avais appâté avec les voyages pour t'enfermer chez moi, dans ma cage... ça paraissait très fou, mais tu n'avais peut-être pas si tort que ça... Mais cette fois, c'est toi qui m'as attiré... H2: Attiré où? Où est-ce que j'ai cherché à t'attirer? H1: Mais voyons, ne joue pas l'innocent... « La vie est là, simple et tranquille... » H2: D'abord je n'ai pas dit ça.
25	H1: Si. Tu l'as dit. Implicitement. Et ce n'est pas la première fois. Et tu prétends que tu es ailleurs... dehors.... loin de nos catalogues... hors de nos cases... rien à voir avec les mystiques, les saints... H2: C'est vrai. H1: Oui, c'est vrai; rien à voir avec ceux-là. Vous avez mieux... Quoi de plus apprécié que ton domaine, où tu me faisais la grâce de me laisser entrer pour que je puisse, moi aussi, me recueillir... « La vie est là, simple et tranquille... » C'est là que tu te tiens, à l'abri de nos contacts salissants... sous la protection des plus grands... Verlaine... H2: Je te répète que je n'ai pas pensé à Verlaine.
30	H1: Bon. Admettons, je veux bien. Tu n'y avais pas pensé, mais tu reconnaîtras qu'avec le petit mur, le toit, le ciel par-dessus le toit... on y était en plein... H2: Où donc? H1: Mais voyons, dans le « poétique », la « poésie ».
35	

EXTRAIT 3:

Scène finale de « H.1.- Oui... il me semble que là où tu es tout est... » à la fin, pp. 48-50.

1	H1: Oui... il me semble que là où tu es tout est... je ne sais comment dire... inconsistant, fluctuant... des sables mouvants où l'on s'enfonce... je sens que je perds pied... tout autour de moi se met à vaciller, tout va se défaire... il faut que je sorte de là au plus vite... que je me retrouve chez moi où tout est stable. Solide.
5	H2: Tu vois bien... Et moi... eh bien, puisque nous en sommes là... et moi, vois-tu, quand je suis chez toi, c'est comme de la claustrophobie... je suis dans un édifice fermé de tous côtés ... partout des compartiments, des cloisons, des étages... j'ai envie de m'échapper... mais même quand j'en suis sorti, quand je suis revenu chez moi, j'ai du mal à à...
10	H1: Oui? du mal à faire quoi? H2: Du mal à reprendre vie... parfois encore le lendemain je me sens un peu inerte... et autour de moi aussi... il faut du temps pour que ça revienne, pour que je sente ça de nouveau, cette pulsation, un pouls qui se remet à battre... alors tu vois... H1: Oui. Je vois.
15	<p style="text-align: right;"><i>Un silence.</i></p> A quoi bon s'acharner? H2: Ce serait tellement plus sain... H1: Pour chacun de nous... plus salubre... H2: La meilleure solution...
20	H1: Mais tu sais bien comment nous sommes. Même toi, tu n'as pas osé le prendre sur toi. H2: Non. J'ai besoin qu'on m'autorise. H1: Et moi donc, tu me connais... <p style="text-align: right;"><i>Un silence.</i></p>
25	Qu'est-ce que tu crois... si on introduisait une demande... à nous deux, cette fois... on pourrait peut-être mieux expliquer... on aurait peut-être plus de chances... H2: Non... à quoi bon? Je peux tout te dire d'avance... Je vois leur air... « Eh, bien, de quoi s'agit-il encore? De quoi? Qu'est-ce qu'ils racontent? Quelles taupes? Quelle pelouse? Quels sables mouvants? Quels camps ennemis? Voyons un peu leurs dossiers... Rien... on a beau chercher... examiner les points d'ordinaire les plus chauds... rien d'autre nulle part que les signes d'une amitié parfaite... »
30	H1: C'est vrai. H2: « Et ils demandent à rompre. Ils ne veulent plus se revoir de leur vie... quelle honte... »
35	H1: Oui, aucun doute possible, aucune hésitation: déboutés tous les deux. H2: Et même, qu'ils y prennent garde... qu'ils fassent très attention. On sait quelles peines encourent ceux qui ont l'outrecuidance de se permettre ainsi, sans raison... Ils seront signalés... on ne s'en approchera qu'avec prudence, avec la plus extrême méfiance... Chacun saura de quoi ils sont capables, de quoi ils peuvent se rendre coupables: ils peuvent rompre pour un oui ou pour un non ».
40	H1: Pour un oui... ou pour un non? <p style="text-align: right;"><i>Un silence.</i></p>
45	H2: Oui ou non?... H1: Ce n'est pourtant pas la même chose... H2: En effet: Oui. Ou non. H1: Oui. H2: Non!

EXTRAIT 4:

Acte I de *En Attendant Godot* de Samuel Beckett, de « Qu'est-ce que je te disais » à « Il a dit devant l'arbre ». Edition de Minit, 1952. pp 14-17

1	VLADIMIR – Qu'est-ce que je disais... Comment va ton pied? ESTRAGON – Il enfle. VLADIMIR – Ah oui, j'y suis, cette histoire de larrons. Tu t'en souviens? ESTRAGON – Non.
5	VLADIMIR – Tu veux que je te la raconte? ESTRAGON -Non. VLADIMIR – Ça passera le temps. (<i>Un temps.</i>) C'étaient deux voleurs, crucifiés en même temps que le Sauveur. On... ESTRAGON – Le quoi?
10	VLADIMIR – Le sauveur. Deux voleurs. On dit que l'un fut sauvé et l'autre... (<i>Il cherche le contraire de sauvé</i>) ... damné. ESTRAGON – Sauvé de quoi? VLADIMIR – De l'enfer. ESTRAGON – Je m'en vais. (<i>Il ne bouge pas</i> .)
15	VLADIMIR – Et cependant... (<i>Un temps.</i>) Comment se fait-il que... Je ne t'ennuie pas , j'espère? ESTRAGON – Je ne t'écoute pas. VLADIMIR – Comment se fait-il que des quatre évangélistes, un seul présente les faits de cette façon? Ils étaient cependant là tous les quatre – enfin, pas loin. Et un seul
20	parle d'un larron de sauvé. (<i>Un temps.</i>) Voyons, Gogo, il faut me renvoyer la balle de temps en temps. ESTRAGON – J'écoute. VLADIMIR – Un sur quatre. Des trois autres, deux n'en parlent pas du tout, le troisième dit qu'ils l'ont engueulé tous les deux.
25	ESTRAGON – Qui? VLADIMIR – Comment? ESTRAGON – Je ne comprends rien... (<i>Un temps.</i>) Engueulé qui? VLADIMIR – Le sauveur. ESTRAGON – Pourquoi?
30	VLADIMIR – Parce qu'il n'a pas voulu les sauver. ESTRAGON – De l'enfer? VLADIMIR – Mais non, voyons! De la mort. ESTRAGON – Et alors?
35	VLADIMIR – Alors, ils ont dû être damnés tous les deux ESTRAGON – Et après? VLADIMIR – L'autre dit qu'il y en a eu un de sauvé. ESTRAGON – Eh bien? Ils ne sont pas d'accord, un point c'est tout. VLADIMIR – Ils étaient là tous les quatre? Et un seul parle d'un larron sauvé. Pourquoi le croire plutôt que les autres?
40	ESTRAGON – Qui le croit? VLADIMIR – Mais tout le monde. On ne connaît que cette version là. ESTRAGON – Les gens sont des cons. <i>Il se lève péniblement, va en boitillant vers la coulisse gauche, s'arrête, regarde au loin, la main en écran devant le yeux, se retourne, va vers la coulisse droite, regarde</i>
45	<i>au loin. Vladimir le suit des yeux, puis va ramasser la chaussure, regarde dedans, la lâche précipitamment.</i>

50	<p>VLADIMIR – Pah! (<i>Il crache par terre.</i>) <i>Estragon revient au centre de la scène, regarde vers le fond.</i> ESTRAGON – Endroits délicieux. (<i>Il se retourne, avance jusqu'à la rampe, regarde vers le public.</i>) Aspects riants. (<i>Il se tourne vers Vladimir</i>) Allons-nous-en. VLADIMIR – On ne peut pas. ESTRAGON – Pourquoi? VLADIMIR – On ne peut pas? ESTRAGON – Pourquoi?</p>
55	<p>VLADIMIR – On attend Godot. ESTRAGON – C'est vrai. (<i>Un temps.</i>) Tu es sûr que c'est ici? VLADIMIR – Quoi? ESTRAGON – Qu'il faut attendre. VLADIMIR – Il a dit devant l'arbre. (<i>Ils regardent l'arbre.</i>)</p>

OBJET D'ÉTUDE :

ÉCRITURE POÉTIQUE ET QUÊTE DU SENS, DU MOYEN ÂGE À NOS JOURS

RECUEILS POÉTIQUES:

ETUDE DE L'OEUVRE INTEGRALE: *LES VILLES TENTACULAIRES* d' Emile Verhaeren,
Gallimard, poésie, 1982.

TEXTE 1: « L'âme de la ville » de « les toits [...] à [...] carnassières » pp. 91-92, vers 1 à 33.

1	Les toits semblent perdus Et les clochers et les pignons fondus, Dans ces matins fuligineux et rouges, Où, feu à feu, des signaux bougent.
5	Une courbe de viaduc énorme Longe les quais mornes et uniformes ; Un train s'ébranle immense et las. Là-bas, Un steamer rauque avec un bruit de corne.
10	Et par les quais uniformes et mornes, Et par les ponts et par les rues, Se bousculent, en leurs cohues, Sur des écrans de brumes crues, Des ombres et des ombres.
15	Un air de soufre et de naphte s'exhale ; Un soleil trouble et monstrueux s'étale ; L'esprit soudainement s'effare Vers l'impossible et le bizarre ; Crime ou vertu, voit-il encor
20	Ce qui se meut en ces décors, Où, devant lui, sur les places, s'exalte Ailes grandes, dans le brouillard Un aigle noir avec un étendard, Entre ses serres de basalte.
25	O les siècles et les siècles sur cette ville, Grande de son passé Sans cesse ardent - et traversé, Comme à cette heure, de fantômes ! O les siècles et les siècles sur elle,
30	Avec leur vie immense et criminelle Battant - depuis quels temps ? - Chaque demeure et chaque pierre De désirs fous ou de colères carnassières !

TEXTE 2: « Les usines » de «Par à travers les faubourgs lourds » à « [...] La parole humaine abolie» pp.120-121, vers 33 à 65.

	[...]
33	Par à travers les faubourgs lourds Et la misère en pleurs de ces faubourgs,
35	Et les troubles et mornes voisinages, Et les haines s'entre-croisant de gens à gens Et de ménages à ménages, Et le vol même entre indigents, Grondent, au fond des cours, toujours,
40	Les haletants battements sourds Des usines et des fabriques symétriques.
	Ici, sous de grands toits où scintille le verre, La vapeur se condense en force prisonnière : Des mâchoires d'acier mordent et fument ;
45	De grands marteaux monumentaux Broient des blocs d'or sur des enclumes, Et, dans un coin, s'illuminent les fontes En brasiers tors et effrénés qu'on dompte.
	Là-bas, les doigts méticuleux des métiers prestes, A bruits menus, à petits gestes, Tissent des draps, avec des fils qui vibrent Légers et fin comme des fibres. Des bandes de cuir transversales Courent de l'un à l'autre bout des salles
55	Et les volants larges et violents Tournent, pareils aux ailes dans le vent Des moulins fous, sous les rafales. Un jour de cour avare et ras Frôle, par à travers les carreaux gras
60	Et humides d'un soupirail, Chaque travail. Automatiques et minutieux, Des ouvriers silencieux Règlent le mouvement
65	D'universel tictacquement Qui fermente de fièvre et de folie Et déchiquette, avec ses dents d'entêtement, La parole humaine abolie.

TEXTE 3: « Les aveugles »

	<p>Contemple-les, mon âme ; ils sont vraiment affreux ! Pareils aux mannequins, vaguement ridicules ; Terribles, singuliers comme les somnambules, Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.</p>
5	<p>Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie, Comme s'ils regardaient au loin, restent levés Au ciel ; on ne les voit jamais vers les pavés Pencher rêveusement leur tête appesantie.</p>
10	<p>Ils traversent ainsi le noir illimité, Ce frère du silence éternel. Ô cité ! Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles,</p> <p>Eprise du plaisir jusqu'à l'atrocité, Vois, je me traîne aussi ! mais, plus qu'eux hébété, Je dis : Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles ?</p>

TEXTE 4: « A une passante »

	<p>La rue assourdissante autour de moi hurlait. Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse, Une femme passa, d'une main fastueuse Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;</p>
5	<p>Agile et noble, avec sa jambe de statue. Moi, je buvais, crispé comme un extravagant, Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan, La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.</p>
10	<p>Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté Dont le regard m'a fait soudainement renaître, Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?</p> <p>Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être ! Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais, Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !</p>

OBJET D'ÉTUDE :
LA QUESTION DE L'HOMME DANS LES GENRES DE
L'ARGUMENTATION DU XVIIÈ À NOS JOURS

TEXTE 1 : « Les obsèques de la lionne », livre VIII.

1	La femme du Lion mourut ; Aussitôt chacun accourut Pour s'acquitter envers le Prince
5	De certains compliments de consolation, Qui sont surcroît d'affliction *. Il fit avertir sa province
10	Que les obsèques se feraient Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient Pour régler la cérémonie, Et pour placer la compagnie.
15	Jugez si chacun s'y trouva. Le Prince aux cris s'abandonna, Et tout son antre en résonna :
20	Les lions n'ont point d'autre temple. On entendit, à son exemple, Rugir en leurs patois messieurs les Courtisans. Je définis la cour un pays où les gens
25	Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents, Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être, Tâchent au moins de le paraître.
30	Peuple caméléon, peuple singe du maître ; On dirait qu'un esprit anime mille corps ; C'est bien là que les gens sont de simples ressorts. Pour revenir à notre affaire,
35	Le Cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ? Cette mort le vengeait : la reine avait jadis Étranglé sa femme et son fils.
40	Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire, Et soutint qu'il l'avait vu rire. La colère du Roi, comme dit Salomon*, Est terrible, et surtout celle du Roi Lion ;
45	Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire. Le Monarque lui dit : « Chétif hôte des bois Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
50	Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes Nos sacrés ongles ; venez, Loups, Vengez la Reine ; immolez* tous

Ce traître à ses augustes mânes*.	
55	Le Cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs Est passé ; la douleur est ici superflue. Votre digne moitié, couchée entre des fleurs, Tout près d'ici m'est apparue ; Et je l'ai d'abord reconnue.
60	« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi, « Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes. « Aux Champs-Élysiens j'ai goûté mille charmes, « Conversant avec ceux qui sont saints comme moi. « Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi :
65	« J'y prends plaisir. » À peine on eut ouï la chose, Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose * ! Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni. Amusez les rois par des songes, Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
70	Quelque indignation dont leur coeur soit rempli, Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

* *surcroît d'affliction*: une surcharge de douleur profonde, *Salomon*: roi légendaire d'Israël évoqué dans la Bible, *immolez*: offrez en sacrifice à une divinité, *auguste*: sacré, relatif aux rois et reines, *les mânes*: âmes des morts

* *apothéose*: ascension et déification des saints, d'une personne défunte, ou honneurs exceptionnels décernés à une personne de son vivant

TEXTE 2 : « Le loup et l'agneau », livre I.

1	La raison du plus fort est toujours la meilleure. Nous l'allons montrer tout à l'heure. Un Agneau se désaltérait Dans le courant d'une onde pure.
5	Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure, Et que la faim en ces lieux attirait. Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ? Dit cet animal plein de rage : Tu seras châtié de ta témérité.
10	Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté Ne se mette pas en colère ; Mais plutôt qu'elle considère Que je me vas désaltérant Dans le courant,
15	Plus de vingt pas au-dessous d'elle ; Et que par conséquent en aucune façon Je ne puis troubler sa boisson. Tu la troubles, reprit cette bête cruelle, Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
20	Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ? Reprit l'Agneau, je tète encor ma mère, Si ce n'est toi, c'est donc ton frère : Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens : Car vous ne m'épargnez guère,
25	Vous, vos bergers, et vos chiens. On me l'a dit : il faut que je me venge. Là-dessus au fond des forêts Le Loup l'emporte, et puis le mange, Sans autre forme de procès.

1	Un mal qui répand la terreur, Mal que le Ciel en sa fureur Inventa pour punir les crimes de la terre, La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
5	Capable d'enrichir en un jour l'Achéron, Faisait aux Animaux la guerre. Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés : On n'en voyait point d'occupés À chercher le soutien d'une mourante vie ;
10	Nul mets n'excitait leur envie ; Ni Loups ni Renards n'épiaient La douce et l'innocente proie ; Les Tourterelles se fuyaient : Plus d'amour, partant plus de joie.
15	Le Lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis, Je crois que le Ciel a permis Pour nos péchés cette infortune. Que le plus coupable de nous Se sacrifie aux traits du céleste courroux* ;
20	Peut-être il obtiendra la guérison commune. L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents On fait de pareils dévouements. Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence L'état de notre conscience.
25	Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons, J'ai dévoré force* moutons. Que m'avaient-ils fait ? nulle offense ; Même il m'est arrivé quelquefois de manger Le berger.
30	Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ; Car on doit souhaiter, selon toute justice, Que le plus coupable périsse.

* *traits du céleste courroux*: signe mortel de la colère divine, *force*: beaucoup de

	– Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi ;
35	Vos scrupules font voir trop de délicatesse. Et bien ! manger moutons, canaille*, sottè espèce, Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur, En les croquant*, beaucoup d'honneur ; Et quant au berger, l'on peut dire
40	Qu'il était digne de tous maux, Étant de ces gens-là qui sur les animaux Se font un chimérique empire*. » Ainsi dit le Renard ; et flatteurs d'applaudir. On n'osa trop approfondir
45	Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances, Les moins pardonnables offenses. Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins*, Au dire de chacun, étaient de petits saints. L'Âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
50	Qu'en un pré de moines passant, La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense Quelque diable aussi me poussant, Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ; Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
55	À ces mots, on cria haro* sur le baudet. Un Loup quelque peu clerc*, prouva par sa harangue* Qu'il fallait dévouer* ce maudit animal, Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal. Sa peccadille* fut jugée un cas pendable*.
60	Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable ! Rien que la mort n'était capable D'expièr son forfait *. On le lui fit bien voir. Selon que vous serez puissant ou misérable, Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

**canaille*: gens de basse condition, *croquant*: participe présent qui évoque aussi les paysans, appelés « croquants », *chimérique empire*: un pouvoir injuste car imaginaire, *mâtins*: gros chiens puissants, *on cria haro sur le baudet*: attirer l'attention sur quelqu'un qu'on veut rendre responsable d'une faute, alors qu'il est innocent, *clerc*: savant en matière de justice, *harangue*: discours violent, réquisitoire, *dévouer*: sacrifier, *peccadille*: petit péché, *pendable*: qui mérite la mort, *forfait*: faute

TEXTE 3 : *Supplément au voyage de Bougainville, Diderot*

chap.II, « Les adieux du vieillard », pp.147-148, édition GF-Flammarion

1	Au départ de Bougainville, lorsque les habitants accouraient en foule sur le rivage, s'attachaient à ses vêtements, serraient ses camarades entre leurs bras, et pleuraient, ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit :
5	[" Pleurez, malheureux Tahitiens ! pleurez ; mais que ci soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voulez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console ; je touche à la fin de ma carrière ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. O Tahitiens ! ô mes amis ! vous auriez un moyen d'échapper à un funeste avenir ; mais j'aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent. "
10	Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : " Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorgés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour
15	faire des esclaves ? Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi-même, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : Ce pays est à nous. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : Ce pays est aux habitants de Tahiti, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé
20	une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais plutôt la mort que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère.
25	Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse nous nos mœurs ; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous
30	dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades
35	de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laisse-nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus
40	chimériques.]

TEXTE 4 : *Supplément au voyage de Bougainville, Diderot*
chap III : entretien de l'aumônier avec Orou, pp.155-157, édition GF-Flammarion

	OROU
1	[...] Mais pourrais-tu m'apprendre ce que c'est que le mot religion, que tu as prononcé tant de fois, et avec tant de douleur ? L'aumônier, après avoir rêvé un moment, répondit : Qui est ce qui a fait ta cabane et les ustensiles qui la meublent ?
	OROU
5	C'est moi.
	L'AUMONIER
	Eh bien ! nous croyons que ce monde et ce qu'il renferme est l'ouvrage d'un ouvrier.
	OROU
	Il a donc des pieds, des mains, une tête ?
	L'AUMONIER
	Non.
	OROU
	Où fait-il sa demeure ?
	L'AUMONIER
10	Partout.
	OROU
	Ici même !
	L'AUMONIER
	Ici.
	OROU
	Nous ne l'avons jamais vu.
	L'AUMONIER
	On ne le voit pas.
	OROU
15	Voilà un père bien indifférent ! Il doit être vieux ; car il a du moins l'âge de son ouvrage.
	L'AUMONIER
	Il ne vieillit point ; il a parlé à nos ancêtres il leur a donné des lois ; il leur a prescrit la manière dont il voulait être honoré ; il leur a ordonné certaines actions, comme bonnes ; il leur en a défendu d'autres, comme mauvaises.
	OROU
20	J'entends ; et une de ces actions qu'il leur a défendues comme mauvaises, c'est de coucher avec une femme et une fille ? Pourquoi donc a-t-il fait deux sexes ?
	L'AUMONIER
	Pour s'unir ; mais à certaines conditions requises, après certaines cérémonies préalables, en conséquence desquelles un homme appartient à une femme, et n'appartient qu'à elle ; une femme appartient à un homme, et n'appartient qu'à lui.
	OROU
	Pour toute leur vie ?
	L 'AUMONIER
25	Pour toute leur vie.
	OROU
	En sorte que, s'il arrivait à une femme de coucher avec un autre que son mari, ou à un mari de coucher avec une autre que sa femme... mais cela n'arrive point, car, puisqu'il est là, et que cela lui déplaît, il sait les en empêcher.
	L'AUMONIER
30	Non ; il les laisse faire, et ils pèchent contre la loi de Dieu, car c'est ainsi que nous appelons le grand ouvrier, contre la loi du pays ; et ils commettent un crime.
	OROU
	Je serais fâché de t'offenser par mes discours ; mais si tu le permettais, je te dirais mon avis.
	L'AUMONIER
	Parle.

OROU

35

Ces préceptes singuliers, je les trouve opposés à la nature, contraires à la raison ; faits pour multiplier les crimes, et fâcher à tout moment le vieil ouvrier, qui a tout fait sans tête, sans mains et sans outils ; qui est partout, et qu'on ne voit nulle part ; qui dure aujourd'hui et demain, et qui n'a pas un jour de plus ; qui commande et qui n'est pas obéi ; qui peut empêcher, et qui n'empêche pas. Contraires à la nature, parce qu'ils supposent qu'un être sentant, pensant et libre, peut être la propriété d'un être semblable à lui. Sur quoi ce droit serait-il fondé ? Ne vois-tu pas qu'on a confondu, dans ton pays, la chose qui n'a ni sensibilité,

40

ni pensée, ni désir, ni volonté ; qu'on quitte, qu'on prend, qu'on garde, qu'on échange sans qu'elle souffre et sans qu'elle se plaigne, avec la chose qui ne s'échange point, qui ne s'acquiert point ; qui a liberté, volonté, désir ; qui peut se donner ou se refuser pour un moment ; se donner ou se refuser pour toujours ; qui se plaint et qui souffre ; et qui ne saurait devenir un effet de commerce, sans qu'on oublie son caractère, et qu'on fasse violence à la

45

nature ? Contraires à la loi générale des êtres. Rien, en effet, te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrie le changement qui est en nous ; qui commande une constance qui n'y peut être, et qui viole la nature et la liberté du mâle et de la femelle, en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre ; qu'une fidélité qui borne la plus capricieuse des jouissances à un même individu ; qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas

50

un instant le même, sous des antres qui menacent ruine ; au bas d'une roche qui tombe en poudre ; au pied d'un arbre qui se gerce ; sur une pierre qui s'ébranle ? Crois-moi, vous avez rendu la condition de l'homme pire que celle de l'animal.

LECTURE COMPLEMENTAIRE : *Supplément au voyage de Bougainville*, suite de l'entretien de l'aumônier et d'Orou, chap III : pp. 160-161

L'AUMÔNIER

- La femme infidèle est plus ou moins méprisée.

OROU

- Méprisée ? et pourquoi ?

L'AUMÔNIER

- Le jeune homme s'appelle un lâche séducteur.

OROU

- Un lâche ! un séducteur ! et pourquoi ?

L'AUMÔNIER

- Le père, la mère et l'enfant son désolés. L'époux volage est un libertin ; l'époux trahi partage la honte de sa femme.

OROU

Quel monstrueux tissu d'extravagances tu m'exposes là ! et encore tu ne me dis pas tout : car aussitôt qu'on s'est permis de disposer à son gré des idées de justice et de propriété ; d'ôter ou de donner un caractère arbitraire aux choses, d'unir aux actions ou d'en séparer le bien et le mal, sans consulter que le caprice, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise, on est envieux, on est jaloux, on se trompe, on s'afflige, on se cache, on dissimule, on s'épie, on se surprend, on se querelle, on met ; les filles en imposent à leurs parents ; les maris à leurs femmes ; les femmes à leurs maris ; des filles, oui, je n'en doute pas, des filles étoufferont leurs enfants ; des pères soupçonneux mépriseront et négligeront les leurs ; des mères s'en sépareront et les abandonneront à la merci du sort ; et le crime et la débauche se montreront sous toutes sortes de formes. Je sais tout cela, comme si j'avais vécu parmi vous. Cela est, parce que cela doit être ; et la société, dont votre chef vous vante le bel ordre, ne sera qu'un ramas ou d'hypocrites, qui foulent secrètement aux pieds les lois ; ou d'infortunés, qui sont eux-mêmes les instruments de leurs supplices, en s'y soumettant ; ou d'imbéciles, en qui le préjugé a tout à fait étouffé la voix de la nature ; ou d'être mal organisés, en qui la nature ne réclame pas ses droits.

L'AUMÔNIER

- Cela ressemble. Mais vous ne vous mariez donc point ?

OROU

- Nous nous marions.

L'AUMÔNIER

- Qu'est-ce que votre mariage ?

OROU

- Le consentement mutuel d'habiter une même cabane, et de coucher dans un même lit, tant que nous nous y trouvons bien.

L'AUMÔNIER

- Et lorsque vous vous y trouvez mal ?

OROU

- Nous nous séparons.

L'AUMÔNIER

- Que deviennent vos enfants ?

OROU

O étranger ! ta dernière question achève de me déceler la profonde misère de ton pays. Sache, mon ami, qu'ici la naissance d'un enfant est toujours un bonheur, et sa mort un sujet de regrets et de larmes. Un enfant est un bien précieux, parce qu'il doit devenir un homme ; aussi, en avons-nous un tout autre soin que de nos plantes et de nos animaux. Un enfant qui naît, occasionne la joie domestique et publique : c'est un accroissement de fortune pour la cabane, et de force pour la nation : ce sont des bras et des mains de plus dans Tahiti ; nous voyons en lui un agriculteur, un pêcheur, un chasseur, un soldat, un époux, un père. En repassant de la cabane de son mari à celle de ses parents, une femme emmène avec elle ses enfants qu'elle avait apportés en dot : on partage ceux qui sont nés pendant la cohabitation commune ; et l'on compense, autant qu'il est possible, les mâles par les femelles, en sorte qu'il reste à chacun à peu près un nombre égale de filles et de garçons.

LECTURES COMPLÉMENTAIRES : La question de l'homme dans les genres de l'argumentation

LE GENRE DE L'ESSAI: conseils de lecture

Deux lectures complémentaires, au choix, parmi la liste ci-dessous: une intégrale, une par extrait :

Effondrement (Collapse), Jared Diamond (US), 2009: essai d'anthropologie qui tente de comprendre comment les civilisations décident de leur disparition ou de leur survie. Y explique l'importance des problèmes environnementaux.

Le Prince, Machiavel (Italie), XVI^e: essai politique sur les conseils donnés aux princes pour bien gouverner son peuple, y compris par des principes contraires à la morale.

Du progrès, Pierre-André Taguieff, 2001: essai philosophique qui revisite la notion d'un progrès humain constant et continu, hérité des Lumières, et en montre les illusions et les contradictions à l'aube du XXI^e siècle.

De la servitude volontaire, La Boétie: XVI^e, ami de Montaigne ("Parce que c'était lui, parce que c'était moi"): essai politique qui défend l'idée que les hommes sont en état de servitude parce qu'ils le veulent bien!

Essais: "Des cannibales", Montaigne, XVI: fondateur avec ses *Essais*, du genre de l'essai comme expression d'une pensée particulière, qui réfléchit le monde dans laquelle elle vit.

El Laberinto de la soledad, Octavio Paz (écrivain mexicain), 1950: sur l'histoire du Mexique, sa fondation, ses racines, sa violence...magnifique texte. En espagnol

La lettre sur les aveugles, Diderot, 1749: essai sur la perception visuelle, que peut percevoir un aveugle recouvrant la vue? Réflexion qu'il étend à la morale, affirmant son matérialisme et son athéisme.

Le Dictionnaire philosophique, Voltaire, XVIII^e, 1764: l'auteur s'attaque à toutes les formes de "l'infâme" de son temps, dont l'intolérance religieuse.

La Désobéissance civile David Thoreau (US),XIX, 1849: essai politique qui théorise pour la première fois, la notion de "désobéissance civile", face à des lois jugées injustes.

Mythologies Roland Barthes, 1967: sémiologue qui analyse les objets du monde contemporains, comme la voiture, le fast-food, le cerveau d'Einsteincomme des mythes contemporains.

Noir, de Toussaint Louverture à Barak Obama, de Alain FOIX, 2009: essai sur la condition noire, où il tente de comprendre ce que signifie ce qualificatif de "noir" pour une partie de l'humanité réduite à sa couleur de peau.

Le Sanglot de l'homme noir, Alain Mabanckou, 2012: l'auteur refuse de définir dans cet essai l'identité noire par les larmes et le ressentiment, et souligne combien cette identité n'est pas monolithique.

Debout-payé, Gauz, 2014: à la frontière du roman et de l'essai autobiographique. L'auteur ivoirien raconte comment il a travaillé en France en tant que vigile, et comment ce métier est le plus souvent réservé au noir. Caustique, décapant, à l'humour bien loin des conformismes ambiants sur la question de l'immigré, il nous confronte aux stéréotypes qui sont trop souvent les nôtres. Auteur invité du prix Segalen, que vous rencontrerez le 15.04 prochain!

Réflexions sur l'esclavage des nègres, 1781, Condorcet (1743-1794), philosophe des Lumières: essai politique. Condorcet fut très engagé dans la défense des droits de l'homme, en particulier celui des femmes et des noirs, et soutint la cause des jeunes Etats-Unis d'Amérique.

On ne peut pas régner innocemment, Saint-Just: discours sur la constitution de la France, prononcé à la Convention nationale, 24.04.1793: réflexion politique sur le suffrage direct et la souveraineté populaire, ferments de la démocratie selon Saint-Just.

NB : Certains candidats ont fait d'autres choix d'essais que ceux inscrits dans cette liste.